

ON ZE

Annie
Dulong

COLLECTION  FICTIONS

ONZE

Annie
Dulong



l'Hexagone

Une compagnie de Quebecor Media

Ce n'est pas un temps heureux pour les gens
qui ont de l'imagination.

ISRAEL HOROVITZ,
Quelques semaines après le paradis

Le jour où mon frère est mort, je regardais le soleil briller sur l'Hudson et je buvais un café. Juste cela : j'étais assise avec un café sur la terrasse arrière, et je regardais le soleil. Après le départ de mon amant, j'avais mis les draps à laver, pris une douche rapide puis décidé de m'asseoir sur la terrasse pour profiter du soleil. Je prévoyais de me préparer du pain doré. Sans raison, parce que c'était mardi, et que cela me semblait une bonne idée. Une façon de faire une petite folie, avant même que la semaine soit suffisamment avancée pour justifier une telle entorse à la productivité. En attendant, je sirotais un café et je grignotais un morceau de pain.

Mon lundi n'avait rien eu de particulièrement fascinant : le nettoyeur, la pharmacie, l'épicerie, puis le laboratoire et l'encadreur. Mon frère m'attrapa au téléphone alors qu'un taxi me conduisait chez l'encadreur. Tu n'as rien de mieux à faire aujourd'hui ? Rien de plus utile ? Bah, j'ai été utile hier, aujourd'hui ça ne me tente pas. Il avait ri, de son rire plein mais étouffé. J'aimais le faire rire ainsi, il toussotait à l'autre bout du fil et je devinais les larmes dans ses yeux. Il riait comme ça, toujours, lorsque je lui disais ce genre de chose totalement incongrue.

Nous étions différents. Il faisait dans la réalité la plus pure, les systèmes mécaniques, les ascenseurs. Je faisais plutôt dans l'imaginaire, dans les photographies qui ne montrent pas grand-chose, m'avait-il un jour reproché, parce que j'étais dans la macro : je regardais les gouttes goutter, les fleurs fleurir, les poussières tomber. Je lui disais que nous n'étions pas si différents, après tout, puisque nous nous attardions tous les deux

aux détails. Peut-être, sauf que mes détails décident si les ascenseurs se rendent à destination ou s'ils tombent de cent étages. J'avais admis cela. Pas à contrecœur, loin de là. J'aimais imaginer Andrew dans sa tour, la tête sous un ascenseur, à observer les poulies et les cordes et les engrenages. Cela me rappelait notre enfance, quand il démontait ma poupée et que je lui parlais des grains de pollen oubliés. Nous étions déjà comme nous l'étions, bien campés dans nos différences. Complémentaires, disait notre mère. Opposés, disait notre père. Comme ça, disions-nous.

Cela me semble étrange maintenant. J'étais assise avec mon café à la main, la lumière était fabuleuse, mon appareil photo était là mais je n'avais pas envie de chercher quoi que ce soit, de voir quoi que ce soit. Je préparais une exposition, mon rendez-vous du lundi soir avait été merveilleux, je pouvais rester à la maison pendant une heure ou deux sans que mon monde s'écroule et, pendant ce temps, mon frère travaillait sur un ascenseur qui, pour une raison étrange, ne voulait pas s'arrêter à l'étage 91. Il m'avait appelée pour ça, le lundi.

– Tu sais quoi, l'ascenseur 14, il a quelque chose contre l'étage 91. Il ne veut pas arrêter. Ça m'enragerait si ce n'était pas aussi ridicule. Il fait tout comme il faut, les autres étages, aucun problème, il ronronne presque. Mais il ne veut rien savoir du 91 : il n'arrête pas si on le demande de l'extérieur, et si quelqu'un appuie sur le bouton, il continue tout droit. Les gars de l'informatique ne voient pas de problème et du côté mécanique, je n'ai rien trouvé.

Je me souviens d'avoir ri moi aussi.

– Peut-être que le 14 a été blessé ? Qu'est-ce que le 91 a bien pu lui dire ?

Nous étions comme cela, parfois, des enfants qui rigolent parce qu'il est tard et qu'ils ont mangé trop de sucre.

– T’imagines, il va peut-être falloir que j’installe une pancarte pour mettre en garde les utilisateurs. Comment est-ce que je devrais formuler ça ?

– C’est simple : à la suite d’une chicane interne, l’ascenseur 14 désire vous informer qu’il a banni l’étage 91 jusqu’à nouvel ordre, c’est-à-dire jusqu’à ce que cet étage descende de ses grands chevaux pour s’excuser.

Je sais, c’était idiot. Mais mon frère et moi, c’était cela parfois. Des moments totalement irresponsables où nous oublions de constater nos différences. Où je ne m’en faisais pas pour lui et ses désirs de stabilité, et où il ne s’inquiétait pas devant mon refus des convenances et des règles de la productivité. Nous ne nous battions pas, nous ne nous engueulions pas. Mais nos inquiétudes l’un pour l’autre formaient l’arrière-plan de nos rapports, ce qui ne se disait que rarement et qui pourtant parasitait un peu nos conversations.

J’avais une gorgée bien chaude de café dans la bouche. Juste la bonne température. La bonne texture. Un moment parfait. Un avion passa. Cela aussi, c’était parfait, cette ligne argentée, ce vrombissement au-dessus de ma tête. Cela me parlait de voyages, de départs, et je trouvais que la journée avait la bonne couleur pour cela.

J’ai suivi l’avion des yeux, je pourrais prétendre que sa vitesse, sa trajectoire m’ont inquiétée, mais dans les faits, je l’ai regardé parce qu’il passait, un réflexe. Le son est venu d’abord, comme lorsque mon frère comptait les secondes entre le tonnerre et les éclairs pour me rassurer. Un son qui emplissait les oreilles, donne le goût de se pencher, là tout de suite, même si on sait, quelque part au fond de sa tête, que le bruit est plus loin. Et puis le ciel a éclaté, orange, noir, rouge, une boule de feu immense, pendant que le son continuait à me vriller les oreilles, à me dire que quelque chose n’allait vraiment, vraiment pas.

Je suis restée pétrifiée, le café à la main, à regarder la tour éjaculer du papier. Ce n'est qu'après, lorsque les bruits de la ville sont revenus, lorsque les sirènes se sont mises à hurler, ce n'est qu'après que j'ai recommencé à respirer, que je me suis rendu compte que j'avais retenu mon souffle.

Je n'ai remarqué que je photographiais que lorsque la sonnerie du téléphone s'est fait un chemin dans mes oreilles, en même temps que les sirènes, probablement. C'était mon frère. Il était en haut, très haut dans la tour, juste parce qu'il avait voulu tester l'ascenseur 14 une autre fois, et rien n'avait changé. Il venait d'arrêter à l'étage 97 quand la tour a explosé. Sa voix n'était pas bonne. Ses paroles n'avaient pas de sens. Je lui ai dit de descendre.

Mon café a refroidi, seul dehors.